

MARIE-ALBERT BOURGET, PIONNIER DES INVENTAIRES FORESTIERS

Par Magdeleine A. Bourget

« Vivant dans un pays dont la forêt représente l'une des plus grandes sources de richesse, nous devons nous comporter vis-à-vis d'elle comme des hommes conscients de son importance¹ ».

Esdras Minville

La Seconde Guerre mondiale se poursuivait depuis plus de trois ans et l'économie du pays était alors en pleine effervescence. Les rivières charriaient la « pitoune de quatre pieds » vers les moulins à scie qui parvenaient difficilement à satisfaire la demande en bois d'œuvre servant à la construction de navires de guerre. Personne ne semblait se soucier de l'impact qu'une telle saignée provoquait sur la pérennité de la forêt du Québec.

Il est vrai que dans le passé les gouvernements ne se préoccupaient guère de cette ressource naturelle dont le potentiel pouvait soutenir la croissance du pays. L'avancée de la technologie à la fin du XIX^e siècle accrut toutefois la demande pour le papier journal et quelques papetières, tant américaines que britanniques, se servaient impunément de certaines espèces d'arbres, dont l'épinette noire qu'on croyait alors illimitée, pour alimenter leurs usines de pulpe et papier installées en divers endroits de la province tout en ne se préoccupant pas d'en payer la valeur réelle. Ce ne fut qu'à la suite de fortes pressions de ces entrepreneurs pour l'obtention de vastes étendues de forêt que les gouvernements prirent vraiment conscience de la valeur économique de cette ressource s'ils parvenaient à mieux la contrôler.

Des lois furent votées pour déterminer la grosseur des billots de certaines espèces devant servir pour la pulpe et forcer les compagnies à faire l'inventaire

de leurs propres concessions sous la vigilance d'ingénieurs forestiers formés dans la nouvelle École d'arpentage et de génie forestier de l'Université Laval. Les exploitants craignaient que ces mesures deviennent une entrave à leur compétitivité et se plaignaient que les professionnels imposés ne possédaient pas la formation nécessaire pour vérifier l'exécution de tels travaux.

Le premier ministre Taschereau voulut obtenir une description plus détaillée de la composition de la richesse de son territoire forestier. Son chef du Service des inventaires, Gustave C. Piché, avait déjà commencé l'inventaire systématique de la forêt québécoise, en particulier des terres de la Couronne situées dans l'immense territoire boréal dont les potentialités lui étaient alors inconnues. S'apercevant après quelques années que son service n'avait pas tout le personnel formé pour effectuer ce genre de travail, Gustave C. Piché dut recourir à des soustraitants, dont l'un cumulait à la fois des connaissances en arpentage et en génie forestier, Marie-Albert Bourget.

Rien ne destinait pourtant ce jeune homme à faire un tel choix de carrière à la fin de ses études classiques au collège de Lévis. Bien au contraire, la direction de l'institution, toujours à l'affût de jeunes hommes pour assurer sa relève, vit un futur prêtre en cet étudiant pieux et ne ménagea pas ses efforts pour le convaincre que la vie sacerdotale était faite pour lui. Marie-Albert Bourget entra donc au Grand Séminaire de Québec à l'automne 1919. Il réalisa rapidement que cette voie ne lui convenait pas. Le jeune novice retourna à la vie laïque quelques mois plus tard.

¹ Alors directeur des Hauts Études Commerciales, il écrivit cette phrase dans le collectif, *Forêt*, éd. Fides, Montréal 1944.

Quelques professeurs du collège donnaient également des cours à l'École d'arpentage et de génie forestier, deux entités de l'Université Laval récemment fusionnées. Ils eurent tôt fait de diriger cet élève particulièrement doué pour les sciences, surtout pour les mathématiques, vers cette institution. Marie-Albert Bourget en ressortit trois ans plus tard avec le diplôme de bachelier en arpentage obtenu après la deuxième année et celui en génie forestier après une année supplémentaire. Sa candidature fut ensuite acceptée par la Société canadienne des ingénieurs forestiers et le jeune arpenteur ne put toutefois exercer sa profession qu'une fois réussis les examens du Bureau de la Corporation des Arpenteurs du Québec.

Gustave C. Piché avait remarqué le grand intérêt manifesté par ce double diplômé pour le bois et entreprit des démarches auprès du gouvernement d'alors pour lui obtenir une bourse lui permettant d'aller poursuivre des études en Europe. Le chef du Service avait déjà établi certains contacts dans des établissements de haut savoir en Europe comme aux États-Unis à ce sujet et suggéra à Marie-Albert Bourget d'aller étudier l'aménagement de la forêt en France comme en Suède, en plus d'étudier la technologie du bois à ce dernier endroit. Dans l'attente de réponses favorables, le jeune diplômé s'associa à deux autres collègues arpenteurs ainsi qu'à l'arpenteur-explorateur Henri Bélanger pour créer la firme *Bélanger, Savard & Bourget* dont les bureaux étaient situés sur la côte de la Montagne.

Le nouveau boursier se rendit donc en Europe à l'automne 1924 pour ne revenir qu'après un séjour de presque deux ans et il fut immédiatement engagé comme chargé de cours à l'École d'arpentage et de génie forestier pour la session d'hiver suivante. Marie-Albert Bourget convola en justes noces dès la fin des cours et obtint immédiatement un premier contrat d'arpentage sur la Côte-Nord. Reconduit de nouveau dans sa charge, le jeune professeur avait à peine débuté ses cours qu'il fut convoqué aux bureaux du sous-ministre des Terres & Forêts. Anxieux de poursuivre son travail, Gustave C. Piché avait suggéré à François-Xavier Lemieux de confier au jeune boursier l'inventaire forestier d'un bassin de deux mille quatre cent milles carrés de certaines rivières dont la Mégiscane situées à l'est du village de Senneterre et jusqu'au bassin de la rivière Wetetnagami à l'ouest de Chibougamau.



Le jeune Marie-Albert Bourget observe la ligne.
Source : coll. Archives familiales.

Ce fut le premier contrat que Marie-Albert Bourget, alors âgé de vingt-neuf ans, obtint du ministère des Terres & Forêts pour inventorier la forêt de cette région boréale. D'autres engagements suivirent dans les années subséquentes, même durant les années de récession alors que les exploitants limitaient leur production. Marie-Albert Bourget couvrit ainsi un grand territoire parsemé de lacs de grandeurs diverses, de terrains marécageux, de plaines rocailleuses ainsi que de montagnes abruptes qu'il lui fallut arpenter en été comme en hiver. L'arpenteur fut ainsi absent de chez lui pendant de longs mois, des années même, pendant que sa famille grandissait !

Le contractant devait, selon les termes des contrats accordés, s'assurer de la présence d'un ingénieur forestier fraîchement sorti de l'école et de quelques diplômés de l'École des gardes forestiers pour effectuer ces inventaires forestiers (figure 2). Une vingtaine d'hommes étaient en outre requis pour soutenir les professionnels dans leur travail. Leur nombre diminuait toutefois à quatorze hommes durant l'hiver, car certains d'entre eux devaient retourner terminer leurs études. Ayant généralement embauché des hommes habitués à ce genre de travail, les inventaires forestiers s'effectuèrent généralement assez rondement, parfois même plus rapidement que ne l'exigeaient les contrats gouvernementaux, au grand étonnement de certains professionnels du Service.

Quelques-uns de ces aides-arpenteurs expérimentés se retrouvaient parmi des pêcheurs provenant du petit village de Maria, en Gaspésie. Leurs activités de pêche terminées, les jeunes gens devenaient disponibles pour faire leur « run » d'arpentage, une activité qui était devenue presque une tradition pour ces villageois. La vie en forêt comportait toutefois bien des risques dont les blessures ou la rencontre avec des ours noirs. Ils en tiraient néanmoins un revenu intéressant leur permettant d'apporter des améliorations à leurs maisons ou de faire d'autres rêves leur assurant un avenir meilleur.



Figure 2. Traversée d'un lac, l'arpenteur assis dans le canot.
Source : coll. Archives familiales.

La vie en forêt

La région à découvrir était parsemée de grands lacs qu'il fallait régulièrement traverser, les canots chargés d'équipements et de vivres attachés les uns aux autres. Et lorsque la descente des rapides s'avérait trop dangereuse, les hommes devaient effectuer des portages de plusieurs milles dans des chemins non déboisés, les canots de dix-huit pieds et les bagages portés à bout de bras (figure 3). Une activité qui exigeait une grande force physique le plus souvent réservée à des trappeurs ou à des coureurs de bois engagés spécifiquement pour cette tâche, car les parcours étaient longs et difficiles. Il arrivait parfois qu'un canot heurte des pierres à peine perceptibles et chavire, entraînant hommes et matériel à l'eau. Trop loin du campement, les hommes passaient ainsi la journée avec des habillements détrempés sur le dos. Ce n'était qu'une fois les travailleurs revenus au campement que les vêtements étaient mis à sécher étendus sur une corde montée sur des pieux autour du « beu » (fournaise à bois). Les bas de laine séchant ainsi pendant des heures dégageaient alors une odeur nauséabonde dont ils auraient pu facilement se passer ! Marie-Albert Bourget goûta lui-même à cette médecine lorsque son propre canot percuta une grosse roche à fleur d'eau !



Figure 3. Marie-Albert Bourget et ses hommes transportent le canot sur un terrain rocailleux. Source : coll. Archives familiales.

Le campement devait constamment être déplacé afin d'éviter d'avoir de trop grandes distances à parcourir entre le lieu de travail et leur habitat. Un homme était alors délégué pour trouver un bon site à proximité de l'eau et une fois repéré, la « cookerie » était aussitôt montée. Cet endroit était le cœur du campement, là où se discutait le travail et se récitait le chapelet avant de se retirer pour dormir. Les tentes dortoirs étaient montées en dernier et des branches de sapin coupées servaient de paillasse.

La journée débutait dès l'aube et après un bon déjeuner, des équipes composées d'un homme de boussole, d'un mesureur et d'un teneur de notes partaient pour la journée, apportant leur lunch, pour ne revenir qu'en fin d'après-midi. Les bûcherons dégageaient les lignes déterminées par l'arpenteur ou préparaient le bois de chauffage avec les instruments de travail dont ils connaissaient le maniement, soit des haches, des sciottes ou même des godendards. Afin que les chaîneurs puissent mesurer les distances avec le théodolite, les bûcherons devaient abattre les arbres, couper les branches et arracher des pousses. Un responsable des bornes témoins, un jalonneur, un porte-mire ainsi qu'un préposé au niveau complétaient les opérations.

Une bonne dose de patience était nécessaire pour combattre les mouches noires affamées et plus tard les maringouins qui s'abattaient constamment sur les hommes durant les mois d'été. Ils devaient continuellement s'enduire d'huile à base d'alcool camphré pour échapper à leurs cuisants dards. Après de longues marches sous un soleil ardent ou sous des pluies torrentielles, les hommes éprouvèrent souvent de grandes fatigues physiques et il leur arriva, qu'exténués par tant d'efforts, de passer outre au repas du soir et de se coucher dès leur arrivée au campement.

Les mois d'octobre et novembre étaient toutefois les mois préférés pour faire la « run », les mouches étaient alors devenues amorphes et les feuilles des arbres jonchant le sol rendaient le travail d'enlèvement plus aisé. Les hommes ne « sortaient du bois » que vers la mi-novembre alors que le froid et le mauvais temps s'installaient pour quelques mois. L'eau des lacs commençait alors à geler rendant plus ardu l'amerrissage de l'avion dont la venue était toujours bien espérée. Il ne fallait pas que le

pilote se trompe d'orientation, les hommes avaient hâte de retrouver leur famille dont ils étaient sans nouvelles depuis des mois.

Les équipes retournaient dans le bois dès le début janvier apportant des poêles en tôle, des raquettes pour marcher dans la neige ainsi que des chiens pour tirer les traîneaux contenant le matériel. Le poêle à bois brûlait continuellement dans chaque tente pour conserver une température convenable, par contre une suie noire recouvrait les habitacles à la fin du stage ! Et lorsque les tempêtes de neige ou des périodes de froids intenses venaient interrompre le travail, le cuisinier devenait alors un personnage très important qui s'ingéniait à concocter des repas réconfortants afin de conserver l'énergie et le moral des hommes.

L'arpenteur embauchait en autant que faire se peut des cuisiniers provenant du village de Sainte-Anne-de-Beaupré, près de Québec, un endroit particulièrement renommé pour la qualité de ses cuisiniers de chantier. La nourriture était larguée chaque mois dans un endroit déterminé à l'avance avec un pilote d'avion. Chaussés de skis pour glisser sur les lacs enneigés, deux appareils venaient chercher les hommes vers la mi-mars (figure 4). Il n'aurait pas fallu que la brume ou une fausse manœuvre les empêche de décoller, les hommes avaient hâte de retrouver leurs familles dont ils s'étaient tant ennuyés !



Figure 4. Embarquement sur neige - avions chaussés de skis.
Source : coll. Archives familiales.

Les Amérindiens

Quelle que soit la région où les arpenteurs/ingénieurs forestiers se rendaient pour effectuer des inventaires forestiers, ils se trouvaient régulièrement à proximité de réserves amérindiennes. Habitué à parcourir les forêts pour chasser ou pour aller à la rencontre des Blancs afin de leur vendre leurs peaux d'animaux en échange de biens de première nécessité, ces autochtones devenaient des aides précieuses dans le travail d'inventaire. Marie-Albert Bourget en engageait régulièrement quelques-uns pour servir de guide dans les « trails », transporter les bagages sur leurs dos ou même de bûcherons pour couper le bois de chauffage. Il arrivait parfois que quelques-uns soient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants.

Le travail des hommes en forêt s'améliora grandement avec les années. Les expéditions furent de plus courtes durées et les tentes dortoirs remplacées par des roulottes spécifiquement aménagées. Les hommes devinrent plus exigeants pour leur nourriture jusqu'à demander de la sauce aux tomates, du ketchup, pour couvrir leurs « beans » ajoutant ainsi un poids supplémentaire dans les déplacements !

Grâce à tous ces hommes, qui n'hésitèrent pas à aller inventorier la ressource forestière de régions inconnues, des milliers de travailleurs trouvèrent de l'emploi et les exploitants, grands et petits, assurèrent la progression de l'économie du Québec. Même si cette richesse semblait renouvelable, rien, sauf les incendies et les insectes ravageurs, ne semblait vouloir enrayer son exploitation. La parole d'Esdras Minville maintient toujours son importance !

MERCI À NOTRE MEMBRE VAN BRUYSSSEL

J'AI LE GÉNIE POUR LA FORÊT.

Je bâtis mon avenir comme ingénieur forestier.

- Baccalauréat en aménagement et environnement forestiers
- Baccalauréat coopératif en opérations forestières
- Trois stages rémunérés et des formations pratiques en forêt
- Accès à l'Ordre des ingénieurs forestiers du Québec
- Emplois variés en aménagement durable, certification environnementale, génie-conseil, gestion forestière, etc.
- Possibilités diversifiées pour la poursuite d'études aux cycles supérieurs en sciences forestières et en sciences du bois (maîtrise et doctorat)

www.sbf.ulaval.ca

UNIVERSITÉ LAVAL
Faculté de foresterie, de géographie et de géomatique